

Robinson Crusoé, un livre à redécouvrir

Par

Bernard Reymond, membre correspondant



ACADEMIE DES SCIENCES ET LETTRES DE MONTPELLIER

Séance du 16/10/2006
Conf. n°3945, Bull. 37, pp. 135-143 (2007)

Une émission de télévision peut nous entraîner dans des recherches et des découvertes auxquelles nous ne nous attendions pas. C'est ce qui m'est arrivé avec *Robinson Crusoé*. En décembre 2004, France 2 a diffusé un film en deux épisodes portant ce titre ; il était dû à Thierry Chabert, avec Pierre Richard dans le rôle principal. D'emblée, j'ai été séduit par l'humour et la finesse de cette production, mais non sans me demander dans quelle mesure le scénario et les dialogues étaient fidèles à l'original. Du roman de Daniel Defoe, je n'avais en effet à l'esprit que quelques vagues souvenirs de jeunesse, comme la plupart d'entre nous je suppose. Je me suis donc empressé d'emprunter en bibliothèque un exemplaire de ce célèbre roman. Je suis tombé sur l'édition qu'en a donnée La Pléiade en 1959, avec quelques autres romans du même auteur, en particulier *Mol Flanders*, qui est l'histoire d'une prostituée, et le très intéressant *Journal de l'année de la peste* qui, pour être romancé, n'en est pas moins un document de premier ordre sur ce qui s'est passé à Londres en 1665, même si Defoe n'en a pas été un témoin oculaire. Mais ma plus grande surprise a d'abord été devant l'ampleur de *Robinson Crusoé*, quelque 880 pages dans l'édition que j'ai consultée, ensuite pour ce que j'y ai découvert : un roman d'une portée bien plus grande que ce que donnent à en penser les éditions abrégées que la plupart d'entre nous ont eues entre les mains au temps de leur jeunesse.

Le roman dans sa matérialité

Robinson Crusoé, en édition complète, comporte trois parties. La première, intitulée *The Life and Strange Surprising Adventures of Robinson Crusoe of York, Mariner*, est la plus justement célèbre. C'est celle que Daniel Defoe a publiée en avril 1719 et qui a connu d'emblée

un succès tel qu'elle fut bientôt traduite en plusieurs langues (première traduction française en 1721, suivie de plusieurs autres, dont celle de Petrus Borel, 1836, reproduite dans La Pléiade). Defoe était alors âgé de 59 ans, c'était son premier roman et ce succès l'a tiré d'un très mauvais pas financier.

Le filon était trop prometteur pour qu'il ne l'exploite pas d'emblée. Six mois après la première partie en paraissait une seconde, *The Farther Adventures of Robinson Crusoe*. Elle ne vaut pas la première et n'a pas rencontré le même succès, mais s'avère fort éclairante si l'on veut bien comprendre l'intention majeure de Defoe. De plus, cette seconde partie est précédée d'une préface dans laquelle on lit entre autres ceci : « *L'abrégé qui a été fait de l'ouvrage est un scandale en même temps qu'une coquinerie ridicule, puisque, en raccourcissant le livre pour pouvoir en réduire le prix, on l'a dépouillé de toutes ces réflexions, tant pieuses que morales, qui ne font pas seulement la plus grande beauté du volume, mais ont été calculées pour l'immense profit du lecteur.* » En d'autres termes, les éditions abrégées que nous avons eues entre les mains dans notre jeunesse trahissent le propos qui tenait à cœur à l'auteur de *Robinson*. Cette deuxième partie raconte le voyage que Robinson, ayant déjà atteint la soixantaine, aurait fait d'abord vers son île, ensuite en Chine et à travers la Russie, avant de rejoindre une dernière fois son Angleterre natale.

L'année suivante enfin, en 1720, Defoe publiait une troisième partie, *Serious Reflections of Robinson Crusoe*. Il y a rassemblé des textes sur des sujets de réflexion morale et spirituelle qu'il avait en réserve et qu'il s'est simplement permis d'attribuer à la plume de son héros. Là encore, la lecture de ces pages sans aucune touche romanesque s'impose si l'on veut bien saisir la pensée profonde de notre auteur.

Quelques éléments biographiques

Mais qui était Defoe ? Il était né vers 1660, en pleine cité de Londres, dans une famille résolument protestante et ne s'appelait pas encore Defoe, mais Foe ; c'est lui qui, plus tard, a ajouté un semblant de particule à son nom. Son père, James Foe, marchand de chandelles, était presbytérien – en langage continental nous dirions qu'il appartenait à la branche réformée du protestantisme. James Foe était donc, dans le langage anglais de l'époque, un *dissenter* – un non-conformiste, mais modéré. Avec la plupart des presbytériens, il se dressait contre le pouvoir et les privilèges de l'Eglise établie, c'est-à-dire de l'Eglise d'Angleterre que nous, les Continentaux, désignons plus généralement du nom d'Eglise anglicane. Avec ses coreligionnaires, il lui reprochait ses cérémonies trop fastueuses, sa hiérarchie trop semblable à celle de l'Eglise catholique et ses nombreuses compromissions avec le pouvoir royal. James Foe était de ceux qui avaient soutenu le régime puritain mis en place par Olivier Cromwell et que la restauration du pouvoir royal, avec l'accession au trône d'un catholique en la personne de Charles II, avait exclus de tout emploi public. On raconte que Daniel et ses camarades, dans ce climat de répression, en seraient venus à craindre qu'on ne les prive de leur Bible et se seraient appliqués à en apprendre par cœur de nombreuses pages. Les *dissenters* n'avaient même plus le droit d'inscrire leurs enfants dans une Université. Aussi James Foe confia-t-il l'éducation de son fils à une institution privée dirigée par un pasteur presbytérien, le révérend Charles Morton, dans le dessein évident de le voir devenir pasteur presbytérien. L'auteur de *Robinson Crusoe* avait donc acquis dans sa jeunesse non seulement de solides connaissances bibliques, mais aussi une certaine formation théologique. Et la lecture du roman permet de penser que, parmi ses lectures, il y avait eu des

textes de Calvin ou du réformateur écossais John Knox, le *Traité de la vocation* du grand presbytérien William Perkins, *Le voyage du pèlerin* de John Bunyan, le *Paradis perdu* de John Milton, à côté de pages de John Locke, le père du pragmatisme libéral et de la démocratie à l'anglaise. Ajoutons à cela que la grande crainte des protestants anglais, dans ces années-là, qu'ils soient anglicans ou presbytériens, a été celle d'un retour massif au catholicisme, considéré comme une religion d'autant plus « étrangère » qu'elle dominait tant en France qu'en Espagne.

Daniel Defoe a donc eu une éducation solidement protestante à laquelle il est resté fidèle toute sa vie, ce qui rend particulièrement savoureuses les pages où il met en scène les personnages de quelques prêtres qui échappent justement à l'image que les protestants se faisaient alors du catholicisme, ou les critiques acerbes qu'il décoche au passage, dans la seconde partie de *Robinson*, aux formes très sclérosées de protestantisme qui, de son temps, prévalaient à ses yeux en Saxe et au Danemark.

Mais les désirs d'un père sont une chose, les choix du fils en sont une autre. Daniel Defoe ne se sentait pas les prédispositions voulues pour le pastorat. Il préféra se lancer dans le commerce de la bonneterie, de la laine, du vin et d'autres denrées. Cela lui valut de voyager, mais fort brièvement, dans quelques pays d'Europe, sans jamais s'engager toutefois dans quelque croisière maritime que ce soit : il n'aimait pas se trouver en mer. En revanche, il fréquentait volontiers les bistrots de marins pour les entendre raconter les péripéties de leurs diverses navigations. Quant au commerce proprement dit, il n'y réussit pas toujours au mieux, allant même jusqu'à la faillite. C'est de l'un de ces mauvais pas financiers qu'est d'ailleurs venu le tirer le succès de *Robinson Crusoé*.

A côté du commerce, Daniel Defoe a surtout eu la passion de l'écriture, tant dans le domaine politique que religieux. On lui doit de nombreux pamphlets. L'un d'eux lui valut même d'être mis au pilori ; mais au lieu de l'abreuver d'injures et autres crachats, comme c'était l'habitude, le peuple l'y couvrit de fleurs. Il passa aussi quelques mois à la tristement célèbre prison londonienne de Newgate, une expérience dont il a su largement tirer parti dans tel ou tel de ses romans. En 1704, il lança *The Review*, une publication périodique destinée à soutenir la politique du ministre Robert Harley ; elle fait de lui le créateur de la presse anglaise au sens moderne de ce terme. Au moment où *Robinson Crusoé* est sorti de presse, Daniel Defoe avait à son actif une bibliographie de quelque 350 titres, sa production totale comptant paraît-il 545 titres allant des poèmes satiriques aux pamphlets, aux articles de journaux et aux romans. Précision supplémentaire : *Robinson Crusoé* est généralement considéré comme le premier roman anglais digne de ce nom.

Les sources du roman

Defoe avait donc 59 ans lorsqu'il écrivit ce premier roman. D'où l'idée lui en est-elle venue ? Il avait dans sa bibliothèque plusieurs récits de voyages au-delà des mers – un genre littéraire très prisé à son époque et qui était de nature à l'informer sur de nombreux aspects de la vie chez les « sauvages », comme on disait alors. Mais le déclic a certainement été la parution en 1718 d'une brochure intitulée *Croisière autour du monde*. Elle reproduisait un article déjà paru dans la presse en 1712. Le capitaine de navire Woodes Rogers y racontait comment en 1709, au cours d'une expédition autour du monde, il avait découvert sur l'île de Masatera – une île déserte de l'archipel Juan Fernandez, à 600 km au large des côtes chiliennes – un marin écossais, Alexander Selkirk, qui venait d'y passer quatre ans et quatre mois dans une complète solitude.

Selkirk avait été abandonné sur cette île, à sa propre demande disait-il, à la suite d'une dispute avec le capitaine du bateau à bord duquel il naviguait. En 1713 avait paru dans la presse une autre relation de cette aventure peu commune. Elle contient une remarque qui, à elle seule, contient potentiellement l'essentiel de l'aventure que Defoe a prêtée à son Robinson : après son abandon, Selkirk était devenu « *morne, languissant, triste, et il se retenait difficilement de se faire violence ; mais petit à petit, par la force de la raison et de fréquentes lectures de la Bible, et en tournant ses pensées vers l'étude de la navigation, il finit au bout de dix-huit mois par accepter entièrement sa condition.* » A titre indicatif, je signale que viennent de sortir de presse deux ouvrages sur Alexandre Selkirk et son aventure : une enquête de première main de l'essayiste anglaise Diana SOUHAMI, intitulée *Les folles aventures du vrai Robinson Crusoé*, (Londres 2001, éd. fr. Paris, Autrement, 2006), et une reprise journalistique et un peu édulcorée de cet enquête, assortie de quelques informations complémentaires sur Defoe, par Ricardo UZTARROZ, *La véritable histoire de Robinson Crusoé* (Paris, Arthaud, 2006).

Le génie de Defoe a été de s'inspirer de cette aventure vécue hors du commun et d'imaginer de toutes pièces l'épopée que l'on sait – un roman qui a accédé au rang de véritable mythe de la littérature occidentale, voire mondiale. Essayons d'y regarder de plus près. Je vais le faire essentiellement sous deux angles : 1^o sous celui de la nouveauté que représente le personnage de Robinson dans la littérature de son époque ; 2^o sous celui de la dimension théologique ou religieuse de cette œuvre hors du commun.

Un personnage nouveau dans la littérature occidentale

Les critiques sont dans l'ensemble d'accord pour relever que Robinson n'est ni un Ulysse, ni un Faust, ni un Quichotte. Il n'appartient ni au monde des héros ni à celui des gloires nationales qui retenaient jusque là l'attention des grands auteurs de fictions. Comme l'a remarqué le théologien et critique littéraire Alexandre Vinet dans un long article de 1844, Robinson est « *un homme quelconque* » : « *Ses instincts moraux ne sont ni très mauvais ni très bons ; sa moralité est celle de tout le monde ; ses penchants sont ceux de son âge, ses idées celles de sa classe et de son siècle.* » Nous pouvons ajouter que Robinson représente même nouveau type d'homme : celui du protestant individualiste qui doit ce qu'il est à ses initiatives et à son activité – un protestant du dix-huitième siècle qui voit dans le travail non une punition, mais le sens même de sa vocation humaine, et qui n'hésite pas à valoriser les aspects économiques de l'existence. « *Robinson Crusoé*, écrit le critique américain Ian Watt, *est le symbole d'un processus allant de pair avec la montée de l'individualisme économique. La valorisation du mobile économique entraîne une dévalorisation des autres façons de penser, de ressentir et d'agir ; les diverses formes de relations propres aux groupes traditionnels – la famille, la corporation, le village, le sentiment national – toutes s'en trouvent affaiblies.* » Or cet être dégagé de ses attaches traditionnelles et libre d'aller dans le monde pour y nouer les contacts qu'implique son activité professionnelle – cet être-là est le type d'homme « quelconque » dans lequel se sont reconnus les lecteurs du dix-huitième siècle. Ou pour le dire autrement, la lecture de ce roman a contribué à construire dans l'intériorité même de ses lecteurs le nouveau type d'êtres humains qu'ils étaient en train de devenir.

Ils se sont d'autant plus volontiers reconnus en lui que Robinson est fiable en affaires. Il respecte profondément les personnes auxquelles il a confié des capitaux, qui les ont gardés ou même gérés en son absence et ont ainsi pleinement justifié sa confiance. Et puis, une fois seul sur

son île, son ingéniosité et son acharnement au travail mettent pleinement en évidence la valeur de l'individu quand il ne peut compter que sur lui-même. Ian Watt remarque que Robinson ne se laisse pas aller à l'indolence ou à la paresse, quand bien même son île, paradisiaque sous certains aspects, pourrait lui en donner l'occasion. Il reconduit à la lettre ce que les premières pages de la Bible disent de la condition d'Adam, placé par Dieu dans le jardin d'Eden non pour y musarder, mais « *pour le cultiver et le garder* » (Genèse 2,15). Le travail, avec tout ce qu'il peut représenter d'industriel dans la situation du naufragé Robinson, est la dignité même de l'être humain, sa manière la plus noble de répondre à la vocation que Dieu lui adresse par les mille et un signes de sa Providence. A chaque être humain, alors, de savoir les déchiffrer et d'en rendre grâce à son Créateur par ses prières comme par l'ensemble de son comportement.

Avant le roman de Defoe, les héros de la littérature tant profane que religieuse étaient quasiment toujours des êtres d'exception, des hommes ou des femmes dont les hauts faits, l'intelligence, le courage, la sainteté, l'abnégation ou même l'excès de fourberie étaient hors d'atteinte pour le commun des mortels. Avec Robinson, au contraire, on a désormais affaire à un individu tout à fait moyen, sans vertus particulières, mais qui se montre capable de survivre à la pire des solitudes grâce aux vestiges de civilisation dont il dispose et qu'il s'ingénie à valoriser. Il le fait sans redevenir un « sauvage », mais en restant pleinement « civilisé ». Les lecteurs du dix-huitième siècle ont dû s'en trouver d'autant mieux confortés dans leurs convictions qu'à leurs yeux le christianisme bien compris – le leur ! – allait nécessairement de pair avec la « civilisation ».

N'y aurait-il pas alors dans le personnage de Robinson des traits vérifiant comme par anticipation les thèses de Max Weber sur la conjonction entre le protestantisme et la formation du capitalisme occidental ? Travail, réussite dans les affaires, bonne gestion d'un capital, honnêteté dans les relations avec autrui, juste conduite de son existence quotidienne : bien des gens trouvent de bon ton, aujourd'hui, de sourire de la valeur que les protestants d'hier, mais aussi bien des catholiques, attachaient à ces aspects de notre existence terrestre. Mais la lecture de *Robinson Crusoé* peut tout aussi bien être une invitation à retourner la question et à nous demander si ces sourires empreints d'un sentiment de supériorité sont de mise. Car enfin, serait-ce un tort ou un travers de vouloir travailler, de réussir en affaire, de savoir gérer un capital, de se montrer honnête et véridique envers son prochain, de bien conduire son existence quotidienne ? Considéré sous cet angle *Robinson Crusoé* esquisse à sa manière les grandes lignes de ce dont on parle tant aujourd'hui quand on essaie de définir certaines des valeurs qui vont de pair avec l'idée même de l'Europe ou du monde occidental.

L'histoire d'une conversion

Si Robinson nous apparaît aujourd'hui si représentatif du nouveau type d'homme qui se profile dans la société en devenir du dix-huitième siècle, ce n'est pas cet aspect du personnage auquel Daniel Defoe tenait le plus. Souvenons-nous de sa remarque en préface à la seconde partie du roman : il y insistait sur « *toutes ces réflexions, tant pieuses que morales, qui ne font pas seulement la plus grande beauté du volume, mais ont été calculées pour l'immense profit du lecteur.* » Alexandre Vinet, l'un des premiers à avoir mis en évidence le côté « *homme quelconque* » de Robinson, ne se serait pas autant intéressé à son histoire si elle n'avait été celle d'une conversion, au sens le plus classique, le plus religieux et même le plus protestant de ce terme.

Deux modèles bibliques sous-tendent notre roman : Jonas et le Fils prodigue, tous deux cités expressément au fil des pages. Jonas, parce que Robinson, lent à comprendre les signes de la Providence, finit par être rejeté sur le rivage de son île déserte ; et le Fils prodigue, parce qu'il quitte sa famille et part à l'aventure en dépit de toutes les mises en gardes paternelles, jusqu'au moment où, acculé par la misère de sa condition de naufragé solitaire, il finit par revenir pour ainsi dire à son père, non point physiquement, mais moralement, spirituellement, en se repentant de ses égarements et en s'en remettant désormais à Dieu.

Le moment culminant est à cet égard celui où, dangereusement malade et accablé de solitude, Robinson en vient à se demander « *Pourquoi Dieu a-t-il agi ainsi envers moi ? Qu'ai-je fait pour être ainsi traité ?* » Pour se soigner et se faire une décoction, il cherche un rouleau de tabac au fond d'une malle réchappées de l'épave naufragée et y trouve également une Bible. Tout comme saint Augustin, au moment de se convertir, avait entendu un enfant chanter « *Prends et lis* », Robinson ouvre le saint livre au hasard, c'est-à-dire en son milieu, et tombe sur ce verset du Psaume 50 : « *Invoque-moi au jour de ton affliction, et je te délivrerai, et tu me glorifieras* ». C'est l'illumination : « *Je fis ce que je n'avais fait de ma vie, je m'agenouillai et je priai Dieu d'accomplir pour moi la promesse de me délivrer si je l'invoquais au jour de ma détresse.* » Puis, « *dans une sorte d'extase de joie* », il implore Jésus de lui accorder la repentance – une prière qu'il formule « *avec le sentiment de ma misère et avec une espérance toute biblique fondée sur la parole consolante de Dieu.* »

On ne saurait mieux se situer dans la plus pure tradition du piétisme puritain. Dans ce courant de spiritualité, chacun est plus ou moins supposé suivre un itinéraire de ce type : repentance, conversion, nouvelle naissance, sanctification – la nouvelle naissance marquant le début d'une vie marquée désormais par une piété toute biblique et vécue comme l'accomplissement d'une véritable mission. En amont de *Robinson Crusoe*, on repère bien sûr l'influence du *Voyage du pèlerin* (1678), de John Bunyan, qui a si profondément marqué non seulement la spiritualité puritaine anglo-saxonne, mais aussi de larges pans du protestantisme continental entre le dix-septième et le dix-neuvième siècle. Defoe a toutefois déployé ce modèle d'expérience spirituelle sur une épopée personnelle de longue durée : Robinson doit passer par toute une série d'aventures et surtout de mésaventures, dont la plus cruelle et la plus décourageante est l'expérience d'une solitude prolongée sur une île déserte, avec tous les dangers auxquels il se trouve ou se croit exposé, pour parvenir pour ainsi dire pas à pas à ce moment d'illumination qui, considéré sous cet angle, est l'un des moments culminants du roman. Les péripéties subséquentes deviennent alors autant d'occasions d'en tirer les conséquences ou la leçon.

Mais de quoi Robinson se repent-il ? Le schématisme de la démarche piétiste ou puritaine voudrait que ce soit de son péché. Sur la lancée du moralisme sexuel de jadis ou des actuelles théologies de la pauvreté, on s'attendrait à ce que Robinson se repente de débordements libidineux, d'un souci trop affiché de faire fortune ou de transactions financières plus ou moins frauduleuses. Or il ne manifeste jamais de regrets à cet égard. Son attitude envers les femmes est irréprochable et si, de retour dans son Angleterre natale, il n'en venait pas à se marier et à engendrer deux enfants, on se demanderait presque s'il est doté de sexualité. Il n'est ni buveur ni querelleur. Il est d'une parfaite correction en affaires. Le seul homme dont il trahit la confiance est le turc musulman dont il était devenu l'esclave ; mais dans la vision de l'époque, tous les moyens sont bons pour échapper à une condition pareille.

Quant aux esclaves africains à la traite desquels Robinson n'hésite pas à participer activement, les protestants du début du dix-huitième siècle ne trouvaient pour la plupart rien à y redire ; nombre d'entre eux, par exemple les grands armateurs protestants du port de Bordeaux, engageaient de fortes sommes dans ce commerce aussi lucratif que risqué (ils enregistraient de lourdes pertes par naufrage des bateaux négriers). En Amérique, on vit même de dignes pasteurs d'origine anglaise, mais aussi française ou suisse, acquérir des esclaves pour le service de leur maisonnée. Et au début de ses aventures, Robinson lui-même, en dépit des promesses qu'il lui a faites, ne voit aucun inconvénient à revendre le jeune esclave qui l'a aidé à échapper à son maître turc, à condition il est vrai qu'il soit rendu à la liberté au bout de dix ans s'il devient chrétien (!) ; pas d'inconvénient non plus, de retour en Angleterre, à maintenir Vendredi dans la condition d'un serviteur, même s'il finit par saluer en lui un véritable ami.

Robinson ne regrette finalement qu'une chose : de n'avoir pas prêté attention aux conseils de son père qui l'avait mis en garde contre des entreprises hasardeuses et des aventures inconsidérées, et lui avait recommandé de se contenter prudemment de la médiocrité de son état. Dans la perspective du roman, son père n'aurait en revanche rien eu à redire s'il avait appris que, une fois arrivé au Brésil après bien des mésaventures, Robinson avait réussi à se faire une situation enviable de planteur. Ou si l'opération de traite des noirs au cours de laquelle son bateau se perdit corps et biens avait réussi et avait contribué à augmenter son capital.

Non, le regret de Robinson et la détresse qui le ramènent finalement à Dieu, c'est tout bonnement de se retrouver démuné et solitaire sur son île, livré à toutes sortes de dangers réels ou imaginaires. Et quand il se retrouve devant les fortes sommes d'argent qui ont échappé au naufrage, il rit de ce numéraire maintenant sans usage, mais sans s'en débarrasser pour autant : le jour où il peut enfin réchapper de son île, il ne manque pas d'en prendre la majeure partie avec lui pour faire face aux imprévus. Robinson n'implore l'aide et la miséricorde de Dieu qu'en raison de sa solitude, de son abandon et de son sentiment de détresse. Son « péché » n'est donc à ses yeux que de n'avoir pas assez écouté les conseils paternels – un péché plutôt léger qui n'aurait pas de quoi retenir notre attention s'il n'était l'un des moteurs de l'intrigue romanesque.

Le thème de la Providence divine

Venons-en à la dimension non seulement morale, mais théologique de notre roman. Defoe est à cet égard un représentant typique de l'*Enlightenment* – des Lumières anglaises qui, à la différence de celles de France, n'ont jamais été ni irréligieuses, ni antireligieuses. Moraliste dans l'âme, il est de ces essayistes qui n'opposent jamais la foi à la raison ; pour eux, foi et raison sont destinées à s'éclairer et se renforcer l'une l'autre. La sagesse et la religion sont censées concourir à un même but : permettre à l'être humain d'accéder à sa pleine humanité en affinant et approfondissant tant sa conscience que sa réflexion. Les aventures de son personnage conduisent Defoe à se poser et reposer sans cesse le problème de la Providence divine. Robinson est censé le faire le plus objectivement possible : « *Si Dieu a fait toutes choses, il les guide et les gouverne toutes, ainsi que tout ce qui les concerne ; car l'Etre qui a pu engendrer toutes ces choses doit certainement avoir la puissance de les conduire et de les diriger. S'il en est ainsi, rien ne peut arriver sans qu'il le sache, il sait que je suis ici dans une affreuse condition ; et si rien n'arrive sans son ordre, il a ordonné que tout ceci m'advint.* » Un tel discours de tournure délibérément rationnelle relève de la Providence que les théologiens qualifient de « générale ». Elle correspond à une manière très répandue de poser le problème aux dix-sept et dix-huitième siècles. Robinson

compte en effet sur sa raison pour y voir plus clair dans la relation que sa situation entretient avec la Providence divine : « ... *la raison étant l'essence et l'origine des mathématiques, tout homme qui base chaque chose sur la raison, et juge les choses le plus raisonnablement possible, peut, avec le temps, passer maître dans n'importe quel art mécanique.* » Robinson constate les «*absurdes résolutions que prend un homme quand il est possédé par la peur. Elle lui ôte l'usage des moyens de salut qu'offre la raison.* » Or la raison, c'est aussi la sagesse ou, dans bien des cas, tout simplement la prudence, ce qui lui inspire la réflexion suivante lors de sa seconde visite sur l'île au début de son deuxième périple : « ... *la prudence humaine est justifiée par l'autorité de la Providence, c'est la Providence qui la met à l'œuvre ; et si nous écoutions religieusement sa voix, je suis pleinement persuadé que nous éviterions un grand nombre d'adversités auxquelles par notre propre négligence notre vie est exposée.* »

Mais Robinson, dans la première partie du récit, ne se tiendrait pas à lui-même un tel discours si ce n'était pour se donner du courage. Dans sa situation de naufragé solitaire, la Providence qui l'intéresse est en réalité celle que les théologiens qualifient de « spéciale » ou de « subjective ». Il a besoin de se persuader que Dieu veille sur lui envers et contre tout, et que cette divine Providence finira par tout faire tourner à son avantage. Cela ressort nettement de l'inventaire qu'il dresse de sa propre situation avant même de se « convertir » : « *Je suis jeté sur une île horrible et désolée, sans aucun espoir de délivrance. // Mais je suis vivant ; je n'ai pas été noyé comme le furent tous mes compagnons de voyage ... Je n'ai pas une seule âme à qui parler, ou qui puisse me consoler. // Mais Dieu, par un prodige, a envoyé le vaisseau assez près du rivage pour que je pusse en tirer tout ce qui n'était nécessaire...* »

Le problème, c'est que tous, hélas, n'ont pas cette chance. Ainsi les matelots qui, embarqués avec lui dans son premier voyage, n'ont pas échappé au naufrage. Pourquoi Dieu ne veillait-il pas sur eux autant que sur lui ? Sa Providence serait-elle sélective ? Y aurait-il des humains prédestinés au bonheur et d'autres au malheur, les uns au salut, les autres à la perdition ? Le problème, évidemment, est insoluble, humainement indécidable, et Defoe s'est bien gardé de le trancher. Mais il devait se sentir fort de sa propre expérience. Sa propre vie avait été un véritable roman, en particulier sous l'angle de ses engagements et mésaventures politiques ; or il avait toujours fini par réchapper des situations les plus compromises. Il devait donc avoir vivement conscience d'être lui-même au bénéfice de la Providence divine. Et comme il était et voulait être un esprit éclairé partageant l'optimisme de son siècle, il devait penser que la Providence divine, quand elle s'en mêle, doit bien finir par tout arranger. Il a été à cet égard et à sa manière un précurseur de l'idée de la « Main invisible » dont Adam Smith devait faire la théorie un demi-siècle plus tard, en 1776, dans ses *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*.

Remarques conclusives

La nouveauté, dans le monde littéraire, du personnage mis en scène par Daniel Defoe, et la dimension constamment morale et religieuse de son roman, tels sont donc les deux aspects sur lesquels j'ai souhaité attirer votre attention. Vous ai-je ainsi convaincu de l'intérêt de ce texte trop méconnu, surtout du fait qu'en général on ne l'a pas lu dans son entier ? Je l'espère. Je l'ai fait non en spécialiste de la littérature comparée que je ne suis pas, mais en théologien intéressé par l'histoire de la culture et des idées. D'autres l'ont fait en cinéastes ou en romanciers. Le film

de Thierry Chabert qui m'a incité à lire enfin l'intégrale de *Robinson Crusoé* n'est pas le seul ; il y en a de nombreux autres, mais je ne les ai pas vu.

Et puis il y a les nombreux romans qui ont essayé d'en reprendre la trame pour parler des problèmes de notre siècle. J'en retiendrai trois. Jean Giraudoux a inventé dans *Suzanne et le Pacifique* (1921) une sorte de double féminin de Robinson, mais ce roman disert, pâlot et salonnard n'est pas ce qu'il a fait de mieux. Michel Tournier, dans *Vendredi ou les limbes du Pacifique* (1967), a cherché à valoriser le rôle de Vendredi et a fait de lui le mentor dont Robinson avait besoin pour réchapper de son sort de naufragé ; mais ce n'est pas du tout ce que Defoe avait à l'esprit : lui entendait au contraire montrer combien un Anglais civilisé peut être capable de s'en tirer par ses propres moyens en reconstituant autour de lui un semblant de « civilisation ». Enfin John Maxwell Coetzee, dans *Foe* (1987), s'en est pris directement à Defoe et lui a reproché d'avoir travesti la réalité : entre Vendredi et Robinson, les choses se seraient fort mal passées et l'incompréhension complète entre le blanc colonisateur et le représentant des colonisés l'aurait emporté.

Cette troisième approche est très compréhensible de la part d'un Sud-Africain qui a été l'un des grands opposants à la politique d'Apartheid sévissant dans son pays. Mais cette critique, toute justifiée qu'elle soit, ne diminue en rien l'intérêt et l'originalité du roman que nous a laissé Daniel Defoe. C'est à mon sens à lui qu'il faut toujours en revenir, dans son édition intégrale, pour comprendre pourquoi il occupe une telle place non seulement dans l'histoire de la littérature mondiale, mais aussi dans notre imaginaire collectif et individuel.

Bernard REYMOND